

ORGANISATION DES NATIONS UNIES
POUR L'EDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Stage d'études franco-polonais
sur la notion de progrès économique et social

L'APPORT DES SCIENCES SOCIALES
A L'HUMANISATION DE LA CIVILISATION TECHNIQUE

par Claude Lévi-Strauss

Le problème ici posé n'implique nullement qu'on reconnaisse aux sciences sociales un domaine qui leur soit propre, ni qu'on les définisse par des caractères spécifiques. Les sciences sociales méritent-elles une place distincte, à côté des humanités d'une part, des sciences naturelles de l'autre ? Offrent-elles une originalité véritable, sinon - comme on l'a dit plaisamment - de n'être pas plus sociales que les autres, et beaucoup moins scientifiques ?

Même aux Etats-Unis, où la division tripartite : sciences humaines, sciences sociales, sciences naturelles, semblait solidement établie depuis un demi-siècle, on voit apparaître de nouvelles catégories. Ainsi, les behavioral sciences regroupent les trois ordres dans la mesure où ils intéressent directement l'homme. Or, la meilleure traduction française de behavioral sciences est : "sciences de la conduite humaine", c'est-à-dire qu'on revient à la distinction bipartite, classique en Europe depuis la Renaissance : d'une part, les sciences naturelles qui traitent du monde objectif, de l'autre, les humanités qui s'occupent de l'homme et du monde par rapport à lui.

Ces problèmes méthodologiques ont une importance immédiate pour notre débat : si les sciences sociales doivent être considérées comme des sciences à part, leur apport à l'humanisation de la civilisation n'est nullement évident ; il a besoin d'être démontré. Si, par contre, les sciences sociales ne sont pas différentes des recherches traditionnellement poursuivies sous le nom de sciences humaines, si donc elles relèvent des humanités, il va de soi que toute réflexion sur l'homme est "humanisante" du seul fait qu'elle est "humaine". Selon l'une ou l'autre conception, leur contribution au progrès apparaîtra aussi différente. Dans la première hypothèse, cette contribution sera conçue sur le modèle de celle de l'ingénieur : étude d'un problème, détermination des difficultés, élaboration d'une solution au moyen de techniques appropriées : l'ordre social est considéré comme un donné objectif, qu'il s'agit seulement d'améliorer. Dans le second cas au contraire, l'accent est mis sur la prise de conscience : le seul fait de juger un ordre mauvais ou imparfait l'humanise, puisque l'émergence d'une critique est déjà, par elle-même, un changement.

Quel est donc le caractère commun aux recherches qu'on regroupe sous le nom de sciences sociales ? Elles ont toutes rapport à la société, et à l'amélioration de la connaissance de celle-ci ; mais pas pour les mêmes raisons. Tantôt, il s'agit de problèmes dont les caractères sont si particuliers qu'on choisit de les isoler des autres, pour mieux les résoudre : tel est le cas du droit, de la science politique et de la science économique. Tantôt on se propose d'étudier des phénomènes communs à toutes les formes de la vie sociale, mais en les atteignant à un niveau plus profond : c'est l'ambition partagée par la sociologie et la psychologie

sociale. Tantôt, enfin, on veut intégrer à la connaissance de l'homme des formes d'activités qui sont très lointaines, dans le temps ou dans l'espace, et ces recherches relèvent de l'histoire et de l'ethnologie. Particularité, profondeur, éloignement : trois formes de résistance des faits sociaux, que les disciplines correspondantes s'efforcent de surmonter parallèlement, mais par des moyens différents.

Les trois formes ne sont pas fondées au même titre ; c'est un fait que plusieurs siècles nous séparent du Moyen Age, et plusieurs milliers de kilomètres des sociétés mélanésiennes ; c'est, par contre, une convention que les systèmes politiques ou économiques sont suffisamment isolés du reste pour justifier de disciplines séparées. On a pu légitimement prétendre que ce découpage arbitraire des phénomènes sociaux aboutissait à une déshumanisation, et cela de plusieurs manières.

On peut d'abord se demander si tous les phénomènes sociaux jouissent d'un même degré de réalité et si certains d'entre eux (ceux-là même dont il s'agit ici) ne relèvent pas d'une illusion, sorte de fantasmagorie collective. Le problème se pose ensuite de savoir si certains niveaux sont isolables, ou s'ils ne dépendent pas d'autres niveaux avec lesquels ils entretiennent des relations dialectiques. Enfin, la science postule toujours la cohérence de son objet ; les sciences sociales en question, si elles se définissent par référence à un pseudo-objet, ne se réduisent-elles pas à une sorte de jeu, à une manipulation gratuite de symboles ? Nous serions alors dans le domaine de la mystification, qui est tout le contraire de l'humanisation.

Et pourtant, la mystification est aussi une opération humaine. Quel que soit le degré de réalité qu'on reconnaisse aux systèmes juridiques ou politiques, et quelle que soit la fonction objective qu'ils remplissent dans la vie des sociétés, ces systèmes sont des productions de l'esprit. En étudiant leur structure, le mécanisme de leur fonctionnement, en dressant leur typologie, on apprend au moins quelque chose, à savoir : comment l'esprit humain travaille pour donner une forme rationnelle (fût-ce en apparence) à ce qui n'en a pas. A condition que les sciences correspondantes soient véritablement des sciences (c'est-à-dire qu'elles procèdent en toute objectivité), les connaissances qu'elles rassemblent sont humanisantes, car elles permettent à l'homme de prendre conscience du fonctionnement réel de la société.

Le cas de la science économique est particulièrement significatif, puisque, sous sa forme libérale, on lui a fait grief de manipuler des abstractions. Mais dans les sciences sociales comme ailleurs, l'abstraction peut s'entendre de deux façons. Trop souvent, elle sert de prétexte à un découpage arbitraire de la réalité concrète. De cette erreur, la science économique a été victime dans le passé. Par contre, les tentatives récentes d'application des mathématiques modernes (dites "qualitatives") à la théorie économique, ont abouti à un remarquable résultat : plus la théorie devenait mathématique et donc - en apparence - abstraite, plus elle impliquait au départ, comme matière de son formalisme, des objets historiques et concrets. Aucune forme de la pensée économique bourgeoise n'est plus proche des conceptions marxistes que le traitement hautement mathématique présenté, en 1944, par von Neumann et Morgenstern dans la Theory of Games and Economic Behavior : chez eux, la théorie s'applique à une société divisée en groupes rivaux et entre lesquels se créent des antagonismes ou des coalitions. A l'inverse de ce qu'on pourrait croire, la mathématisation des sciences sociales ne s'accompagne nullement d'une déshumanisation. Elle correspond au fait qu'à

l'intérieur de chaque discipline, la théorie tend à devenir de plus en plus générale. Dans l'expression mathématique, la science économique, la sociologie, la psychologie découvrent un langage commun. Et on s'aperçoit très vite que ce langage commun est possible, parce que les objets auxquels il s'applique sont en réalité identiques.

Le même rapprochement "humaniste" se produit en psychologie et en sociologie. Ainsi, en étudiant les mécanismes de la vie inconsciente, les psychanalystes font usage d'un symbolisme qui est finalement le même que celui dont se servent les psychologues sociaux et les linguistes, dans la mesure où le langage et les stéréotypes sociaux reposent eux aussi sur des activités inconscientes de l'esprit.

Cette convergence des sciences sociales mérite qu'on s'y arrête un instant. Nos sciences se sont d'abord isolées pour s'approfondir, mais à une certaine profondeur, elles réussissent à se rejoindre. Ainsi se vérifie peu à peu, sur un terrain objectif, la vieille hypothèse philosophique de l'unité de l'esprit humain, ou plus exactement, de l'existence universelle d'une nature humaine. Sous quelque angle qu'on l'aborde : individuel ou collectif, dans ses manifestations en apparence les moins contrôlées, ou saisi au travers des institutions traditionnelles, on constate que l'esprit humain obéit, toujours et partout, aux mêmes lois.

L'ethnologie et l'histoire nous mettent en présence d'une évolution du même type. On a longtemps cru que l'histoire visait seulement à reconstituer exactement le passé. En fait, l'histoire, comme l'ethnologie, étudie des sociétés qui sont autres que celle où nous vivons. Elles cherchent toutes deux à élargir une expérience particulière aux dimensions d'une expérience générale, ou plus générale, qui devient ainsi accessible à des hommes d'un autre pays ou d'un autre temps.

Comme l'histoire, l'ethnologie s'inscrit donc dans la tradition humaniste. Mais son rôle est d'élaborer, pour la première fois, ce qu'on pourrait appeler un humanisme démocratique. Après l'humanisme aristocratique de la Renaissance, fondé sur la seule comparaison des sociétés grecque et romaine (parce qu'on n'en connaissait pas d'autres) et l'humanisme exotique du 19^e siècle, qui ajoutait aux précédentes les civilisations de l'Orient et de l'Extrême-Orient (mais seulement à travers les documents écrits et les monuments figurés) l'ethnologie apparaît comme la troisième vague - la dernière sans doute - puisqu'elle est, de toutes les sciences sociales, la plus caractéristique du monde fini qu'est devenue notre planète au 20^e siècle. L'ethnologie fait appel à la totalité des sociétés humaines pour élaborer une connaissance globale de l'homme ; et qui mieux est, les caractères particuliers de ces sociétés "résiduelles" l'ont amenée à forger de nouveaux modes de connaissance, dont on s'aperçoit peu à peu qu'ils peuvent être appliqués profitablement à l'étude de toutes les civilisations, y compris la nôtre. Elle opère simultanément en surface et en profondeur.

A défaut de textes écrits et de monuments figurés, ces modes de connaissance sont à la fois plus extérieurs et plus intérieurs (on pourrait dire aussi : plus gros et plus fins) que ceux des autres sciences sociales : d'une part, étude par le dehors (anthropologie physique, préhistoire, technologie) de l'autre, étude par le dedans (identification de l'ethnologie au groupe dont il partage l'existence). Toujours en deça et au-delà des sciences sociales, l'ethnologie ne peut se dissocier des sciences naturelles, ni des sciences humaines. Son originalité consiste dans l'union des méthodes des unes et des autres, mises au service d'une connaissance généralisée de l'homme, c'est-à-dire d'une anthropologie.

Au risque de démentir le titre de cet exposé, ce n'est donc pas en se déclarant sociales et en s'isolant du reste, que nos disciplines pourront humaniser la civilisation, mais en cherchant tout simplement à devenir plus scientifiques. La civilisation technicienne n'est pas une civilisation à part, qui requiert l'invention de techniques spéciales pour son amélioration : l'humanisation de la vie sociale n'est pas la tâche d'une profession. Elle dépend de tous les hommes et de toutes les sciences.

Humaniser la civilisation technicienne, c'est d'abord la mettre en perspective dans l'histoire globale de l'humanité; c'est ensuite analyser et comprendre les moteurs de son avènement et de sa marche. Dans tous les cas, par conséquent : connaître. L'apport de nos sciences s'évaluera, non d'après les recettes suspectes et sujettes aux caprices du moment, mais en fonction des perspectives nouvelles qu'elles sauront ouvrir à l'humanité pour mieux comprendre sa propre nature et son histoire, et donc aussi pour les juger.

Claude Lévi-Strauss